



Déserteur, clandestin, FFI et prisonnier de guerre des Américains!

Armand Halter¹

Armand Halter est de la classe 1923.

« Depuis le printemps 1938, j'étais employé comme apprenti boucher chez E. B., à Drusenheim. J'étais donc dans ma deuxième année d'apprentissage, lorsque la guerre a éclaté, le 1^{er} septembre 1939. L'ordre d'évacuation fut immédiatement communiqué à la population locale qui devait quitter le village dès le lendemain. Drusenheim, comme tous les villages le long du Rhin, se situait dans la première zone d'évacuation.

L'exode d'un apprenti-boucher

La famille B. n'a pas suivi l'itinéraire « officiel » prévu pour les réfugiés de Drusenheim, mais elle s'est repliée à Waldolwisheim, près de Saverne. En effet, une jeune fille originaire de ce village travaillait comme servante chez C. M., le beau-frère de mon patron, et elle a pu faire héberger les deux familles dans

son village natal. Moi aussi, j'ai été du déplacement, car je voulais poursuivre mon apprentissage. C'est ainsi que j'ai été embauché par la boucherie H., de Saverne, grâce à un habitant de Waldolwisheim qui y travaillait comme chef d'équipe. Il dirigeait un groupe de onze compagnons et apprentis. Le travail ne manquait pas dans cette contrée où les réfugiés affluaient et où le manque d'hommes se faisait sentir depuis la mobilisation. La boucherie H. travaillait également pour les besoins de l'Armée, livrant régulièrement d'importantes quantités de charcuterie aux cantines militaires.

Au début du mois de décembre, la famille B. a rejoint la ville de Saint-Léonard-de-Noblat en Haute-Vienne; c'est là que s'était regroupée en grande partie la population de Drusenheim. Quant à moi, je suis retourné dans la maison de mes parents et j'ai trouvé une embauche à la scierie Hubert-Voglet de Bischwiller. J'y ai travaillé en tant qu'ouvrier,

¹ Témoignage recueilli par René Schott en 1999. La version présentée ici a été légèrement remaniée par rapport au texte original.



jusqu'à l'évacuation de la population de Schirrhein le 24 mai 1940. Me voilà donc une nouvelle fois sur les routes de l'exode: c'est la petite ville de Rothau, dans la vallée de la Bruche, qui devait accueillir les réfugiés de Schirrhein. Ma famille s'y est établie, après un bref séjour à Still. Mais je ne voulais pas rester à la charge de mes parents. C'est pourquoi j'ai cherché à me placer. J'ai trouvé une embauche à Rohr, dans le Kochersberg, où j'ai travaillé comme ouvrier agricole dans une petite ferme à la sortie du village. J'ai participé aux travaux des champs. Le sarclage des betteraves et des pommes de terre m'occupait toute la journée et suffisait amplement à me valoir le repas et le gîte. Je ne suis pas resté bien longtemps à Rohr, préférant rechercher un emploi dans ma profession. Avec ma bicyclette, j'ai pris la direction de Saverne et j'ai trouvé du travail dans une boucherie... à Sarrebourg.

Par la radio et les journaux, nous étions au courant des événements militaires: à la mi-juin, l'Armée française était en pleine déroute, les Allemands occupaient Paris. Rien ne semblait pouvoir résister aux forces du *Reich*;



L'exode des Alsaciens (septembre 1939).

(Coll. *L'Ami hebdo*)



l'invasion de l'Alsace semblait imminente. Alors, j'ai décidé de rejoindre mes parents à Rothau. Comme les journées étaient longues, j'ai voulu faire un crochet par... Schirrhein. C'est que j'avais envie de voir ce qui se passait chez nous; je voulais surtout récupérer mon appareil photo laissé là-bas et auquel je tenais beaucoup. Parti à bicyclette de Sarrebourg, le matin, avec un bon casse-croûte, je suis arrivé peu avant midi à Schirrhein. Le village n'était pas désert, loin de là. J'y ai vu pas mal de gens, des militaires bien sûr, mais aussi des civils que je connaissais et je me demande encore aujourd'hui ce qu'ils y faisaient tous. Mon appareil photo, lui, avait disparu; j'étais bien déçu. Mais il fallait songer à repartir. Avec ma bicyclette, je me suis donc mis en route, en direction de Rothau.

En fin d'après-midi, la route me paraissait interminable et la montée vers Rothau fut pénible. Depuis mon départ de Sarrebourg, j'avais plus de cent cinquante kilomètres dans les jambes. Mais j'ai quand même réussi à finir «l'étape» ou presque... En effet, j'étais tout près de Rothau, lorsqu'une attaque aérienne me flanqua une belle peur.

Abandonnant mon vélo sur le bas-côté de la route, j'ai sauté dans le fossé pour m'abriter: la *Luftwaffe* attaquait un train militaire sur la voie ferrée toute proche, entre Schirmeck et Rothau. Les Stukas faisaient hurler leurs sirènes pendant qu'ils bombardaient en piqué et mitraillaient les wagons.

C'était le 16 juin. Peu après, nous devions apprendre que les Allemands avaient envahi l'Alsace. Les opérations militaires se rapprochaient, la circulation routière était surveillée et les déplacements risqués. C'est pourquoi, j'ai décidé de rester à Rothau. Quelques jours plus tard, le maître-boucher Henri H. est venu chez mes parents; il s'occupait de l'approvisionnement en viande de la population déplacée. Il me demanda de l'accompagner à Schirmeck. Avec mon voisin Robert H., apprenti-boucher comme moi, et avec Robert H., un compagnon-boucher de Schirrhoffen, je devais l'aider à récupérer quelques bêtes en vue de l'abattage. Nous avons trouvé un troupeau de bovins dans un pâturage aux herbes clairsemées. Ces animaux provenaient des zones évacuées en septembre 1939 et en mai 1940. Abandonnés par leurs propriétai-



res lors de l'exode et après avoir erré dans la nature, ils ont été regroupés dans des parcs provisoires et acheminés progressivement vers les Vosges. Et j'eus la surprise de trouver là, parmi les bovins meuglants, squelettiques et tenant à peine sur leurs pattes, une vache que je connaissais bien... parce que c'était la nôtre. Elle portait encore à l'encolure la chaîne avec la plaque de son propriétaire: «Clément Halter, Schirrhein». Je l'ai prise dans le lot des bêtes à abattre, pour lui éviter de mourir de faim dans ce pâturage désolé et j'ai rapporté sa «plaque d'immatriculation» à mon père qui n'en croyait pas ses yeux.

Mais les événements allaient se précipiter. La ville de Rothau fut occupée par la *Wehrmacht* et, après l'armistice signé le 22 juin, les Allemands, victorieux et maîtres de l'Alsace, organisèrent le rapatriement des populations déplacées. Mon père réussit à récupérer un cheval et un chariot pour le retour à Schirrhein. Moi-même, avec ma bicyclette, j'ai pris les devants, accompagné de mon cousin Ernest M. qui, lui aussi, était à la recherche d'un cheval. C'est au cours d'une halte à Mutzig qu'il a pu trouver ce qu'il cherchait.

En effet, les Allemands avaient regroupé dans les forts de la cité les chevaux pris à l'Armée française (*Beuteperde*) et les mettaient à la disposition des réfugiés pour le retour.

Nous avons donc attendu le passage du chariot de mes parents et Ernest a parcouru avec eux le reste du trajet, son cheval ayant trouvé place dans l'attelage de mon père. Quant à moi, je leur ai donné rendez-vous à Rumersheim, car c'est là que je voulais me rendre, en reconnaissance et toujours à bicyclette, pour trouver, dans ce village, une ferme où passer la nuit. Cela s'est fait sans le moindre problème: les paysans de Rumersheim se sont montrés très compréhensifs à notre égard et nous ont hébergés de bon cœur.

Le lendemain, j'ai repris mon rôle «d'éclaircur» et, passant par Brumath et Haguenau, je suis arrivé à Schirrhein, longtemps avant les autres. Ainsi, j'ai eu le temps de mettre un peu d'ordre dans la maison avant l'arrivée de mes parents. Dans les jours qui ont suivi, l'administration allemande a fourni du bétail aux agriculteurs pour les inciter à se remettre au travail et, dans l'immédiat, j'ai participé



aux travaux agricoles de l'exploitation familiale.

Fin août, les habitants de Drusenheim revinrent à leur tour de leur séjour en Haute-Vienne et je repris mon apprentissage chez mon ancien patron. Mon contrat devait expirer le 1^{er} août 1941, mais en raison de l'interruption de la période d'apprentissage due à l'exode, je ne pus me présenter aux épreuves du Brevet de compagnon que le 11 mars 1942 et l'on me remit le „*Prüfungszeugnis als Fleischer*“. J'ai continué à travailler dans la boucherie B. jusqu'à mon enrôlement dans le *Reichsarbeitsdienst* (RAD) en avril 1943. A cette date, la plupart de mes camarades de classe avaient déjà été appelés dans la *Wehrmacht*. Mon frère Victor, né en 1921, figurait également parmi les premiers incorporés de force. Moi-même, j'avais bénéficié d'une année de sursis. C'est mon patron qui avait réclamé mon maintien dans son établissement, suite au décès de son épouse.

Au *Reichsarbeitsdienst*

En avril 1943, j'ai donc été convoqué au RAD. J'ai dû me rendre à Marbourg-an-der-

Lahn (pays de Hesse) pour effectuer mes six mois de *Reichsarbeitsdienst* au camp „*Feld Niederklein*“. J'y ai retrouvé de nombreux Alsaciens, parmi eux Clément D. et Alphonse A., de Schirrhein. Nous devions participer aux travaux de protection et au camouflage d'une usine de munitions souterraine. Notre travail consistait surtout à remplir à la pelle des wagonnets de terre pour édifier des remblais et des glacis.

Quand je pense à cette période du RAD, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est le souvenir d'un match de boxe qu'on m'a forcé à disputer. Cela s'est passé un jour de grand nettoyage et de revue de détail. Les *Arbeitsmänner*, répartis en groupes de travail devaient exécuter diverses corvées, soit à l'intérieur des locaux, soit aux abords extérieurs. Mon groupe était chargé du nettoyage du réfectoire : balayage et astiquage du plancher, dépoussiérage des meubles, lavage des vitres... Le travail était terminé et nous attendions le passage de la commission de contrôle qui vérifiait la propreté des lieux. C'est alors qu'un jeune Allemand, affecté à un autre groupe de travail, vint nous rejoindre



pour discuter avec des camarades, ce qui était normal. Mais ce qui l'était moins, c'est qu'il a balancé un mégot de cigarette sur le plancher fraîchement nettoyé. Un camarade de Wissembourg lui a demandé de le ramasser. L'Allemand lui répondit avec grossièreté. Je le mis aussitôt en garde, le sommant de ramasser immédiatement son mégot. Nouvelle réponse effrontée. Et déjà le jeune impertinent s'est retrouvé par terre entre le poêle et la cloison: je lui avais envoyé un grand coup de poing dans le visage, juste au moment où les membres de la commission entraient dans le local. Le *Hauptvormann* voulut connaître les raisons de cette dispute, les explications lui ont été fournies et nous avons été convoqués tous les deux au secrétariat du camp.

L'entrevue fut très brève. Le *Hauptvormann* nous déclara: «Puisque vous aimez tellement vous battre, allez donc vous faire remettre des gants de boxe chez le fourrier! Vous pourrez montrer vos talents à vos camarades». L'idée de me battre en public ne me faisait pas peur. Il est vrai que mon adversaire était un «costaud», mais en tant que «sursitaire», j'étais plus âgé que lui. Un camarade de Haguenau,

Charles R., qui pratiquait la boxe dans un club sportif, a eu le temps de me souffler quelques conseils: il m'a recommandé notamment de bien serrer le poing au moment de frapper pour rendre les coups plus efficaces.

Tous les *Arbeitsmänner* du camp durent se rassembler sur la place d'appel et on donna l'ordre: «Les boxeurs, sortez des rangs!». Nous nous sommes présentés, torse nu, équipés pour le combat, tandis que nos camarades se mirent en cercle autour de nous pour assister au match. Le combat fut très bref: je frappais aussi fort que je pouvais et le jeune Allemand s'est retrouvé par terre... puis à l'infirmerie avec une oreille égratignée, le lobe à moitié arraché. Mes camarades alsaciens riaient en douce: ils étaient ravis de la correction que j'avais infligée à ce jeune effronté et les supérieurs de «l'encadrement» n'ont plus parlé de l'incident. Quant à mon adversaire malheureux, nous ne l'avons plus revu dans l'effectif du camp.

Incorporation et période d'instruction

Dès mon retour du RAD, en septembre 1943, j'ai reçu ma convocation pour l'incor-



poration dans la *Wehrmacht*. Je devais me présenter à Haguenau, au Quartier Aimé (à l'emplacement actuel de la piscine). De nombreux policiers se trouvaient dans la cour de la caserne et j'ai été témoin de brutalités sur certaines recrues qui manifestaient trop bruyamment leurs sentiments anti-allemands. Il y eut même des arrestations.

Nous nous sommes rendus à pied à la gare et ce fut le départ vers l'inconnu. Notre convoi a longé l'agglomération Schirrhein-Schirrhoffen et c'est avec beaucoup d'émotion et de tristesse que j'ai vu disparaître à mes yeux le clocher et les maisons du village. Après avoir traversé le Rhin au pont de Roppenheim, nous avons été dirigés vers le nord de l'Allemagne. Nous avons passé une nuit dans une caserne de Rostock et, pendant cette nuit, la ville a été terriblement bombardée par l'aviation alliée. Le quartier où se trouvait la caserne, curieusement, a été totalement épargné. Mais le lendemain, en nous rendant à la gare, nous avons constaté l'importance des dégâts. De nombreuses maisons étaient complètement démolies, des rues étaient éventrées. La gare où nous avons débarqué

la veille était en piteux état. Partout, on s'affairait aux réparations d'urgence et le train nous attendait hors de la ville, très loin du quai. Et le voyage a continué vers la Pologne : Dantzig, Posen, Gnesen où j'ai été affecté au bataillon d'infanterie 292 (*Ersatzbataillon*).

Après une période d'instruction de trois mois, je me suis porté volontaire pour un stage dans les transmissions. J'ai fait ce choix pour deux raisons. Je me disais, d'une part, qu'un stage pourrait toujours retarder l'échéance d'un départ au front et que, d'autre part, il valait mieux être « transmetteur » que tirer sur les soldats d'en face qui n'étaient pas mes ennemis.

J'ai été convoqué pour les tests d'aptitude et là j'ai rencontré Albert M., de Schirrhein, volontaire pour les mêmes raisons que moi, mais recalé aux examens d'admission. Moi-même, j'ai passé avec succès les tests et j'ai été retenu pour ce stage. Ainsi, j'ai eu droit à une période de formation supplémentaire.

J'ai été initié à l'alphabet morse pour devenir télégraphiste (*Tastenfunker*). En fin de stage,

j'arrivais à déchiffrer quatre-vingt signes par minute et j'étais capable d'en transmettre jusqu'à cent. On nous a familiarisés aussi avec les postes émetteurs et le téléphone de campagne avec langage codé. Après trois mois de stage, nous étions des transmetteurs compétents (*Radiofunker*), capables d'assumer notre service... au front.

En avril 1944, je comptais donc déjà six mois de présence à la *Wehrmacht* et j'étais en droit de solliciter une permission. J'en avais déjà demandé une quelque temps auparavant, au moment du décès de mon frère Léon, et elle m'avait été refusée. Et là, de nouveau, la réponse tomba, abrupte et sans fioritures: «Pas de permission pour les *Volksdeutsche*, sauf permissions exceptionnelles!». Les Alsaciens, comme d'autres peuples annexés, étaient considérés comme faisant partie du peuple allemand, mais n'avaient pas la qualité de citoyen du *Reich* (*Reichsdeutsche*).

C'est ainsi que je me suis retrouvé aux avant-postes, à l'est de Brest-Litowsk, dans un secteur où le front s'était stabilisé.



Téléphone de campagne, grenade à main et *Panzerfaust* (Musée de l'Abri, Hatten). (Photo Nicolas Mengus)



Transmetteur-radio au front

Au front, le télégraphe Morse n'était guère utilisé. Les transmetteurs (*Funker*) se servaient uniquement du téléphone de campagne et passaient les messages en langage codé. Les radiotéléphonistes dépendaient directement de l'état-major du bataillon qui nous mettait à la disposition des différentes compagnies en position sur la ligne du front (*Hauptkampflinie* - HKL).

Le front s'était stabilisé, mais n'était pas calme pour autant! Les tirs de barrage et les duels d'artillerie se succédaient régulièrement. L'Armée Rouge nous harcelait également par des attaques surprises pour tester la solidité des défenses allemandes et les *Funker*, présents aux premières lignes, devaient signaler ces attaques au poste de commandement (PC) du bataillon, indiquer leur ampleur, ainsi que le secteur menacé pour déclencher une riposte de l'artillerie ou pour obtenir l'envoi de renforts.

Parfois les liaisons entre le bataillon et les compagnies étaient coupées: des câbles étaient rompus par suite des tirs d'artillerie

ou sectionnés par des éléments russes infiltrés derrière les lignes allemandes après contournement de la HKL: il existait en effet, dans les premières lignes, de vastes espaces dégarnis. Alors, il fallait rechercher la cassure de toute urgence. Une patrouille d'une dizaine d'hommes partait du PC du bataillon vers la ligne du front en suivant un chemin balisé de piquets qui traversait des champs de mines. L'homme des transmissions marchait en tête: il empoignait le câble et, gardant sa main fermée pendant qu'il avançait, il le laissait glisser au creux de sa paume jusqu'au point de rupture. Les autres soldats marchaient derrière lui, à la file indienne, l'arme à la hanche: il fallait être prêts en cas de mauvaise rencontre. Si la " faille " était repérée, le transmetteur rétablissait la liaison et la testait. Puis on revenait vers l'arrière dans l'ordre inverse: c'est le transmetteur qui fermait la marche.

Nous traversions parfois des terrains labourés par des tirs d'artillerie. Alors le chemin était défoncé, parfois couvert de profondes flaques d'eau, entrecoupé de cratères d'obus. Dans de telles conditions, le balisage était moins



apparent. C'est ainsi qu'au retour d'une de ces patrouilles, nous avons eu trois tués dans le groupe: l'homme de tête avait marché sur une mine. Comme je fermais la marche, j'étais loin de l'explosion. Mais l'accident aurait bien pu se produire pendant le voyage-aller.

Au front, nous devions surtout nous méfier des tireurs d'élite russes. Je me souviens d'une journée spécialement mouvementée. Ce jour-là, je me trouvais avec mon poste radio abrité derrière un blockhaus aménagé légèrement en retrait de la tranchée. Aucun mouvement, aucun déplacement n'était possible entre la tranchée et l'ouvrage fortifié, dont l'entrée se trouvait dans la ligne de mire des tireurs d'élite. Ceux-ci avaient pu s'approcher de nos lignes et se tenaient cachés dans un petit bois. Dissimulés dans les arbres, ils tiraient sur tout ce qui bougeait et nous causaient d'importantes pertes. Plusieurs compagnons avaient été touchés et moi-même, derrière le blockhaus, j'avais été repéré: une balle avait sectionné l'antenne de mon poste radio. Après réparation, j'ai pu transmettre un message au bataillon, leur

signalant la position des tireurs russes. Le petit bois fut pris sous le feu des mortiers ainsi que des lance-grenades et les tirs ont complètement cessé... pendant un certain temps.

Repli stratégique

Quelques jours plus tard, un terrible feu roulant nous a contraints au décrochage. Nous nous sommes repliés sous les tirs d'artillerie, de mitrailleuses et de lance-grenades. C'était une vraie débandade. Je courais aussi vite que je pouvais, me jetant par terre si les balles sifflaient trop près, pour me relever aussitôt et repartir à toute allure. Nous avons tous fui vers l'arrière, emmenant nos blessés et c'est ainsi que nous avons atteint une ligne de repli où cantonnaient les troupes de réserve et l'état-major du bataillon.

Une fois à l'abri, je vis arriver mon camarade Alphonse N., originaire de Strasbourg. Il me dit: «Regarde! J'ai eu bien de la chance». Il m'a montré la mitrailleuse qu'il avait emportée dans sa fuite. Pendant qu'il la portait sur



Tir à la mitrailleuse MG 42.

(Dessin N. Mengus)



ses épaules en la retenant des deux mains, un éclat d'obus avait arraché un fragment de bois, juste entre sa main et l'extrémité de la crosse. Quant à moi, c'est le poste de radio sur mon dos qui m'avait sauvé la vie. En effet, en le déposant, j'ai constaté qu'une balle explosive l'avait complètement fait éclater. J'ai signalé l'incident au commandant de compagnie; celui-ci, sans commentaire et sans état d'âme, m'a procuré un nouveau poste.

Puis la retraite - ou plutôt le repli stratégique comme disaient nos supérieurs - s'est poursuivie pendant une huitaine de jours. L'état-major allemand craignait une grande offensive générale de la part de l'Armée Rouge et, comme nos positions constituaient un saillant, on risquait l'encerclement. Il fallait donc procéder à une rectification du front, opérer un repli stratégique. C'étaient des journées assez pénibles - on se repliait à marches forcées, avec armes et bagages. Comme arme, je n'avais qu'un pistolet, mais personne ne me relayait pour porter à longueur de journées le poste-émetteur qui pesait ses vingt-trois kilogrammes.

Les atrocités de la guerre

Au cours de ce repli, nous avons perdu assez vite le contact avec l'ennemi. Alors, comme nous n'étions plus harcelés par l'Armée soviétique, certaines unités organisaient la chasse aux «partisans». C'est ainsi qu'un jour, je devais accompagner, en tant que transmetteur, une compagnie qu'on envoyait ratisser les environs. Les soldats devaient battre les bois et fouiller les villages à la recherche de civils. En effet, la population avait reçu l'ordre d'évacuer le secteur et tous ceux qui n'avaient pas quitté les lieux étaient considérés comme «partisans» et devaient être exterminés. Les sections furent divisées en petits groupes qui partaient dans différentes directions. Il avait été convenu que les premiers à repérer des «partisans» devaient lancer une fusée éclairante: cela devait être le signal du ralliement.

Et la fusée fut lancée quelque part et la compagnie s'est rassemblée pour «encercler» une maison en bois bâtie dans une clairière. L'adjudant, responsable de l'opération, ouvrit la porte de la maison et balança une grenade à l'intérieur. La maison commença à brûler. Des femmes, des enfants, des vieill-



lards en sont sortis, hurlant de terreur: tous sont tombés à terre, mitraillés à bout portant par l'adjudant. Finalement, alors que l'habitation flambait déjà, nous avons vu apparaître dans l'embrasement une femme portant un petit enfant dans ses bras. D'une rafale, l'adjudant l'a abattue sur le seuil. Elle est tombée à la renverse, serrant contre elle son enfant qui hurlait dans les flammes, brûlé vif... L'adjudant appelait ces jeux de massacre „ *Volltrefferspiele* “.

Cette scène d'horreur, je la garderai toute ma vie devant mes yeux. Comme tous les camarades alsaciens et comme beaucoup de soldats allemands, j'en fus un témoin révolté, mais impuissant.

Tel était le comportement de certaines unités de la *Wehrmacht*. Il n'y avait pas de troupes SS parmi nous, ni de forces spéciales d'intervention (*Einsatzkommando*) dans le secteur. C'était là, l'œuvre de la *Wehrmacht* qui battait en retraite. J'ignore bien sûr à quel niveau de commandement de telles initiatives ont été décidées. Dans les zones traversées pendant notre retraite, nous avons vu

régulièrement les images horribles de cette guerre d'extermination menée par les Nazis. Des cadavres pendaient aux arbres et aux balanciers des puits: c'étaient des civils capturés derrière les lignes allemandes qualifiés de «partisans» et, en tant que tels, exécutés sommairement. Cela se passait au printemps 1944, à l'est de Brest-Litowsk.

Blessé et convalescent

Mais l'Armée Rouge recommençait à nous talonner et le bataillon s'établit dans de nouvelles positions défensives. Elles étaient constituées d'une ligne de trous individuels et de quelques ouvrages fortifiés. Une tranchée conduisait vers l'arrière. Lorsque la cuisine de campagne arrivait pour nous ravitailler, elle s'arrêtait à l'extrémité de la tranchée. Ce jour-là, c'était à mon tour d'aller à la «soupe». J'ai suivi la tranchée et, arrivé au bout, j'en suis sorti pour m'approcher de la «roulante» qui attendait là, avec un attelage de deux chevaux. Juste à ce moment, un obus est tombé sur la voiture qui a été soufflée par l'explosion. Instinctivement, j'ai bondi dans la tranchée et je me suis retrouvé écroulé au fond, affaissé sous le poids de mon poste-



radio. Je ressentais une vive douleur au bas de ma jambe et je ne pouvais plus remuer mon pied. Des camarades sont accourus et m'ont aidé à me relever. J'étais blessé à la cheville.

J'étais sous le choc de la déflagration et je ne pouvais plus marcher. On m'a hissé sur un chariot. Rompu de fatigue, je me suis endormi aussitôt, pour revenir à moi le lendemain, alors que le chariot me ramenait vers l'arrière avec d'autres blessés. Ce sont les cahots du véhicule qui m'avaient réveillé. C'est ainsi que j'ai été trimbalé pendant une journée entière jusqu'au poste des premiers secours cantonné dans une forêt. Là, on m'a posé un emplâtre qui m'immobilisait du gros orteil jusqu'à la fesse. Ensuite une ambulance m'a transporté à l'hôpital militaire de Varsovie. Là, on m'a fait passer une radio et le médecin de service a constaté une fracture de la malléole interne (*Inenfussknöchelverletzung*). Mais le front se rapprochait et on a transféré les blessés vers l'ouest.

Les blessés les plus gravement touchés furent évacués par avion. Moi-même, je fis le voyage en train sanitaire et c'est ainsi que je suis

arrivé à Tüttlingen, une petite ville à l'ouest de Donaueschingen, aux confins de la Forêt-Noire et du Jura souabe. Nous avons été hospitalisés dans une usine désaffectée, transformée en *Lazaret*. J'étais un convalescent parmi d'autres.

Lorsqu'on a enlevé mon plâtre, je ne pouvais pas encore me déplacer sans les béquilles. Je continuais donc à m'en servir et fort maladroitement. Il faut dire que je le faisais exprès, car je ne voulais pas réaliser de trop rapides progrès dans ma rééducation.

Mais quelqu'un s'intéressait de très près à mon cas. C'était l'adjudant de service, un brave homme, bien sympathique, que tous les convalescents appréciaient. Il méritait vraiment le surnom de „*Mutter der Kompanie*“ qu'on donnait, dans l'armée allemande, au *Spiess* (adjudant de compagnie). Il connaissait ma situation d'incorporé de force et... mon métier dans le civil. A maintes reprises, il avait lié conversation avec moi.

A la mi-juillet, il m'informa que les convalescents en état de travailler allaient être en-



voyés à Liptingen, un village voisin, pour participer aux travaux de la moisson et que je serais du nombre. En effet l'état de mon pied s'était nettement amélioré et je pouvais marcher presque normalement. Et le lendemain, un dimanche après-midi, nous avons vu arriver un tracteur avec une remorque. Douze convalescents y sont montés. Quant à moi, l'adjudant me fit monter derrière lui, sur sa moto. C'est ainsi que nous avons parcouru la dizaine de kilomètres qui séparent Tüttlingen et Liptingen, sur les routes sinueuses du Jura souabe.

Travailleur clandestin

L'adjudant connaissait bien le village de Liptingen, car il y avait son domicile. Il avait invité les agriculteurs du village à se rendre sur la place de la mairie et, lorsque le tracteur est arrivé avec son chargement de «main-d'œuvre», il a attribué à chacun d'eux un «convalescent-travailleur». J'ai assisté à la répartition de mes camarades et comme j'attendais mon tour, l'adjudant me confia: «Pour vous, j'ai autre chose». Puis, clignant de l'oeil en direction des agriculteurs: «Mais d'abord, ils vont nous payer un pot!».

Ainsi, avant de rejoindre leurs fermes, les militaires ont été conviés au restaurant de la place où l'on nous a servi de la bière brune. Puis l'adjudant m'a conduit à la boucherie du village et m'a présenté à la patronne, une mère de trois enfants dont le mari était mobilisé: «C'est Armand Halter, un ouvrier-boucher alsacien. C'est lui qui travaillera chez vous.

- Vous n'êtes pas le premier Alsacien que nous employons, me dit la patronne. Vous prendrez vos repas avec la famille et vous logerez sur place».

Avant de repartir sur sa moto, l'adjudant me déclara, en souriant d'un air entendu: «Je serai là demain matin. Il faudra tuer un porc!».

Je commençais à deviner les combines de mon adjudant et je comprenais maintenant pourquoi il s'était tant intéressé à mon cas. Le soir même, je pris connaissance de mon lieu de travail. C'était une boucherie-charcuterie d'une propreté impeccable et dotée d'équipements très modernes: abattoir aménagé, installations d'eau chaude pour l'échaudage et le traitement des boyaux, système de levage et de suspension pour le dépe-



Le parcours d'Armand Halter.

(Carte de Matthieu Hilbert)



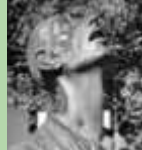
çage des animaux, automatisation de la fermeture hermétique des boîtes de conserve. En effet, la boucherie assurait aussi la conserve des viandes et des produits de charcuterie dont elle détenait un stock considérable. La maison pratiquait, en outre, une activité secondaire; comme la plupart des fermes du village, elle s'occupait de la fabrication du cidre: broyage, pressurage, fermentation et mise en bouteilles pour la vente. Je travaillais dans un établissement vraiment polyvalent.

Le lendemain, pour mon premier travail, j'avais donc à tuer un porc et à le découper en quartiers. Mon ami l'adjudant n'a pas manqué de venir aux nouvelles pour voir si tout se passait bien et il est reparti satisfait et rassuré. Pendant les trois semaines que dura mon service dans cette maison, j'ai pratiquement tué un porc tous les jours, comme si on voulait profiter de ma présence pour assurer les provisions de l'hiver. Il faut dire que cette boucherie se prêtait admirablement à l'abattage clandestin. Un attelage avec chariot et carriole treillagée pouvait entrer dans la cour par une porte latérale. Après son passage, on refermait les battants, on détachait la carrio-

le qui enfermait le porc et l'attelage repartait avec le chariot dans la rue par une porte qui s'ouvrait de l'autre côté de la cour. D'ailleurs, l'abattage clandestin ne gênait personne dans ce village de paysans aisés et chacun y trouvait son compte. On se retrouvait souvent dans les fermes pour des repas copieux les soirs d'abattage. Des voisins, des amis, l'adjudant du *Lazaret* étaient régulièrement invités à ces „*Schlachtessen*“.

La guerre avec ses restrictions semblait bien loin. Pourtant elle était présente dans tous les esprits. On parlait sans cesse des hommes et des jeunes gens mobilisés sur les différents fronts et exposés à la mort. Les familles guettaient avec anxiété le passage du facteur dans l'obsession d'une mauvaise nouvelle concernant un des leurs.

Et puis il y avait un autre fait qui rappelait la guerre et les victoires d'antan: c'était la présence d'un groupe de prisonniers français de 1940. Ils étaient cantonnés dans un baraquement au bout du village et participaient aux travaux agricoles. Ils ne manquaient de rien et attendaient tranquillement l'arrivée des



Alliés. Comme nous tous, ils étaient au courant des événements militaires. Moi-même, j'étais très bien renseigné sur l'avance des Américains en France grâce à Radio-Londres. Dans la boucherie, dès le premier jour, alors que la famille se trouvait à table pour le repas du soir, la patronne avait mis la radio en marche. A ma grande surprise, j'entendis l'indicatif de la BBC: «Ici Radio Londres! L'émetteur de la libre Allemagne...». Je n'ai pas réagi, comme si cela ne m'intéressait pas le moins du monde. «Ce n'est pas la peine de faire semblant, me dit la patronne. Je sais ce que vous pensez de Hitler en Alsace! Eh bien, ici, nous pensons pareil! Eh oui, nous écoutons les Anglais! C'est le seul moyen d'apprendre la vérité sur la guerre. A Liptingen, tout le monde écoute Radio-Londres!».

C'était mon premier contact avec des civils allemands et je n'en croyais pas mes oreilles. Alors que chez nous, en Alsace, pour écouter «l'Anglais», il fallait prendre mille précautions dans la crainte d'une dénonciation, ici, cela passait pour la chose la plus banale, comme... l'abattage clandestin. Même le responsable du Parti, un invalide de la Guerre

14-18, était complice. C'était la seule personne que j'ai vue en uniforme nazi dans les rues du village. Je n'ai jamais vu des parades de SA ou de *Hitlerjugend*. Le préposé du Parti faisait semblant de n'être au courant de rien et se contentait d'organiser les réquisitions officielles qui, de toute façon, étaient inévitables.

Pour ma part, j'ai apprécié la franchise de cette famille et la confiance qu'elle m'accordait. Et le temps passait. On était arrivé au début du mois de septembre. Un matin, alors que je me préparais à «réceptionner» un nouveau porc à abattre, l'adjutant arriva en moto et me dit: «Pas d'abattage aujourd'hui! C'est fini! Il faut que je te ramène à l'infirmerie! J'aimerais bien te garder encore un peu au village. Mais j'ai appris qu'on parle de supprimer les permissions pour l'Alsace! Les Américains se rapprochent! Alors ne perdons pas de temps! Je te fais passer les examens médicaux et tu files en permission de convalescence chez toi!».

A «l'hôpital», on m'a refait des radios, j'ai passé une dernière visite médicale. Puis on



me remit l'insigne des blessés de guerre, la feuille de route pour aller en permission et des cartes d'alimentation pour mon séjour à Schirrhein. Le samedi 2 septembre, peu avant-midi, l'adjudant me conduisit lui-même, en moto, à la gare de Tüttlingen. En prenant congé, il m'a longuement serré la main et m'a lancé: «Surtout ne t'avise pas de revenir chez nous! Les Américains ne sont plus bien loin!» (Textuellement: „*Lass dich hier ja nicht mehr blicken! Die Amis sind nicht mehr weit!*“).

Ah! Le brave homme! Je ne l'oublierai pas celui-là! Ni mon séjour dans la boucherie-charcuterie de Liptingen. J'ai donc pris le train de Donaueschingen et, après une courte attente, j'ai eu une communication pour Strasbourg et je suis arrivé à Schirrhein en fin d'après-midi. Venant de la gare, j'ai pris le raccourci par le Chemin-Creux, et la première personne que j'ai rencontrée en débouchant sur la grand-route était (...) Albert S. (...). Il sortait de chez le coiffeur, en face de chez nous. Il vint me serrer la main et me dit: «Alors, Armand! Tu as obtenu une permission?»

- Oui, ai-je répondu, une permission de convalescence. J'ai été blessé.

- Cette permission est une chance! Maintenant, il ne faut plus partir... Enfin, tu comprends...».

Je comprenais bien sûr et ses paroles n'étaient pas sans me rappeler celles de l'adjudant à la gare de Tüttlingen.

Une triste permission

Je revins donc chez moi après une absence de onze mois pour une permission de dix jours. C'était l'époque des regains et je me réjouissais à l'idée de pouvoir participer aux travaux agricoles et de faciliter ainsi la tâche de mes parents. Mais la dure réalité de la guerre n'allait pas tarder à nous rattraper.

Le lendemain matin, j'ai accompagné mon père au camp militaire pour faucher des bruyères et des herbes sèches dans la forêt, à proximité du village. Peu avant midi, alors que nous revenions à pied, la faux sur l'épaule, nous avons vu, à l'angle de l'actuelle rue de la Forêt et de la rue Zerr, deux hommes qui s'entretenaient. C'étaient Aloïs S. et



Nicolas W. J'avais l'impression qu'ils semblaient comme gênés de nous rencontrer. Discrètement, Aloïs S. me fit signe d'approcher et, pendant que je leur serrais la main, il me dit: «On raconte qu'un des fils de Clément a été gravement blessé en Russie! Toi, tu es là, donc...».

Je n'ai pas voulu entendre la suite. J'avais en effet deux frères plus âgés que moi, incorporés eux aussi dans l'armée allemande: Victor (classe 1921) et Alfred (classe 1916). Depuis un certain temps déjà, nous étions sans nouvelles de mon frère Alfred, marié et père de deux enfants: il avait été envoyé au front russe, puis porté disparu. Je comprenais la gêne des deux hommes. M'ont-ils dit tout ce qu'ils savaient? Je craignais le pire pour mon frère Victor.

A table, pendant le repas de midi, je n'ai soufflé mot à personne, essayant de cacher mon anxiété à mes parents. Puis je me suis rendu chez ma sœur Hermine qui habitait quelques maisons plus bas, chez ses beaux-parents. Je l'ai trouvée en pleurs. C'est à elle que le facteur avait apporté l'avis de décès.

Notre frère Victor, gravement blessé au champ de bataille, était décédé le 13 août à Jerceni en Lettonie. Il avait 23 ans.

Cette nouvelle ne faisait qu'accentuer la tristesse dans notre famille. Mais la vie devait continuer et les travaux aussi. En ce début d'automne, le temps était chaud et ensoleillé. Nous en avons profité pour rentrer les regains. Mais le temps de ma permission était déjà écoulé, dépassé même de sept jours. Je savais que la *Wehrmacht* tolérait un dépassement de huit jours, plus deux jours pour le voyage. Passé ce délai, on était porté déserteur et les enquêtes commençaient. Pour moi, il était donc grand temps d'organiser mon départ ou ma disparition.

Faux départ et désertion

Nous étions dans les derniers jours du mois de septembre. Le temps maintenant était maussade et le soir commençait déjà à tomber, lorsque je me suis rendu à la gare de Schirrhein. J'étais bien sûr en uniforme et je portais un colis sous le bras, des provisions pour le voyage. Sur le quai, j'ai serré la main à Léon B. et à Albertine D. qui descendaient



du train venant de Haguenau. Nous avons échangé quelques mots: «Il faut bien que je reparte...

- Alors bonne chance! Et à bientôt...».

Et voilà, j'étais dans mon compartiment, seul. Le train s'ébranla. Je connaissais bien le trajet: Soufflenheim, Rountzenheim-Muhlweg, Roeschwoog. C'est là que je descendis, laissant le train continuer son trajet vers Lauterbourg et Karlsruhe. J'ai changé de quai, faisant semblant d'attendre un train venant de Strasbourg par l'autre voie. Je me suis renseigné auprès d'un agent de la *Reichsbahn* qui passait par là. Je me suis adressé à lui en *Hochdeutsch*, me faisant passer pour un militaire allemand rentrant dans son pays. Il me confirma ce que je savais déjà: «Il n'y a plus de train de permissionnaires aujourd'hui.

- Mais je comptais passer la nuit au Foyer militaire (*Soldatenheim*) de Rastadt!

- Vous pourrez dormir au village. Allez voir dans un restaurant...».

Je m'éloignais déjà, longeant la voie en direction de Rountzenheim et l'agent n'insista

pas, trop heureux d'être débarrassé d'un Allemand qui l'importunait.

La nuit était complètement tombée et il commençait à pleuvoir lorsque je suis arrivé au premier passage à niveau. Me voyant arriver, le garde-barrière m'interpella en alsacien: „*Hesch noch witt?*“ («T'as encore loin?») - Jusqu'à Rountzenheim pour commencer... Après je verrai...».

Pour lui, j'étais un heureux permissionnaire qui avait hâte de rentrer chez lui. Il continua: «Tu aurais pu prendre le train des *Schanzer!* Mais il vient juste de passer! Pas de chance!».

Les *Schanzer* étaient, à cette époque, des personnes réquisitionnées dans les villages environnants pour creuser des fossés anti-chars en Allemagne. Pour leur déplacement, ils utilisaient un train spécial qui faisait un aller-retour quotidien en s'arrêtant à toutes les gares. C'était le *Schanzerzug*.

Je ne pouvais pas dire au brave garde-barrière que je n'avais aucune envie de monter dans le *Schanzerzug* et que j'avais tout fait pour éviter



d'être vu par les gens qui y voyageaient. C'est pourquoi je me suis éloigné en hâte, alors qu'il pleuvait de plus belle. J'ai traversé le village de Rountzenheim, puis j'ai pris la direction de Sessenheim pour rejoindre ensuite Schirrhoffen. Il pleuvait toujours, les routes étaient désertes et les agglomérations plongées dans l'obscurité totale à cause du black-out imposé par les Allemands: toute lumière extérieure devait être supprimée pour ne pas être repérée par l'aviation «ennemie».

Pour me rendre à Schirrhein, j'ai suivi la rue du Chemin de Fer en longeant les haies, prêt à y disparaître à la moindre circulation: passage d'un employé de la gare ou sortie tardive d'un client du restaurant d'en face. Mais je suis arrivé sans encombre dans la rue des Messieurs. Là, nouvelle alerte! Au bas de la côte, une maison avait la lumière allumée et les volets ouverts. La lampe projetait une grande tache de clarté sur la rue. J'ai passé devant la maison en rasant le mur d'en face, puis je suis rentré chez moi en suivant le Chemin Creux. Opération réussie: plusieurs personnes m'ont vu partir, personne n'a été témoin de mon retour clandestin.

Mes parents m'attendaient avec angoisse. Ils savaient, bien sûr, que je n'allais plus franchir le Rhin. C'est l'adjudant allemand qui, le premier, m'avait donné l'idée de désertier. Puis c'est Albert S. qui m'a conforté dans ma résolution. Celle-ci devint irrévocable lorsque j'ai appris la mort de mon frère Victor.

Mais maintenant, où me «planquer»? Chez nous, c'était trop risqué: mon absence sera signalée, il y aura des enquêtes, des visites à domicile peut-être. Alors mon père a pensé à la veuve Emérentine D., la voisine qui, chaque matin, achetait son lait chez nous (...). Elle disposait d'une grange que personne n'utilisait. C'était une personne très discrète qui sortait très peu de chez elle. Le lendemain matin, quand elle arriva pour son lait, mes parents l'ont mise dans la confiance et elle a accepté immédiatement: «Il n'a qu'à venir quand il fera nuit, a-t-elle répondu. La grange est ouverte». En fait, c'est très tôt le matin, que je me suis rendu chez elle. Mon père s'est d'abord assuré que la route était déserte et je me suis glissé dans la cour pour gagner aussitôt la grange.



Je suis resté une semaine dans cette planque. Pendant la journée, je me morfondais dans la grange, essayant, par les interstices du portail, de capter quelques bribes de l'animation du village. La nuit, je revenais chez nous et je repassais la route le lendemain, très tôt, alors que tout était encore plongé dans l'obscurité. Pour chaque traversée, mon père partait en «éclaireur» et vérifiait si la voie était libre. Je remportais des provisions pour la journée et parfois ma mère préparait un repas que la voisine m'apportait. Elle traversait tranquillement la route, portant d'une main son pot au lait et de l'autre un petit panier avec le plat du jour, dissimulé sous le tablier. Mais bientôt, j'en avais assez de ces allées et venues quotidiennes et, comme rien ne se manifestait de la part des autorités militaires, j'ai décidé de ne plus bouger de chez nous.

La vie d'un clandestin

C'est ainsi que je me suis installé dans la chambre aménagée au premier étage avec fenêtre donnant sur la rue principale. Au début, j'y ai passé le plus clair de mon temps. C'était en effet la pièce où je me sentais le plus en sécurité. Je ne m'ennuyais pas. Je

lisais les *Strassburger Neuste Nachrichten*, le quotidien officiel du parti nazi, truffé de mensonges grossiers. Je pouvais également écouter la radio, mais... en sourdine: Radio Stuttgart avec sa *Propaganda* et bien sûr la BBC, les émissions de Radio Londres en langue allemande, «l'Anglais» comme on disait alors. Ainsi, j'étais parfaitement au courant de la progression du front.

L'animation de la rue me distrait également. Derrière le rideau je pouvais observer les passants à leur insu. C'est la première fois que je prenais le temps de faire cela et je ressentais une drôle d'impression. Des gens que je connaissais bien, des voisins, des oncles, des tantes, des cousins, passaient sous ma fenêtre: ils me croyaient je ne sais où, alors que j'étais là, tout près à les observer. Le secret, en effet, était bien gardé et personne n'était au courant de ma présence au village, à part la voisine et ma soeur Hermine ainsi que son mari.

Juste en face de nous se trouvait le «salon de coiffure». C'était, à l'époque, un lieu très fréquenté. Les hommes et les enfants y en-



traient et en ressortaient à longueur de journée. Le patron, lui-aussi, avait été incorporé de force dans la *Wehrmacht* avec les dernières classes de mobilisation et c'est son apprenti, Aloise H., un garçon de quinze ans, qui assurait seul la coupe des cheveux, ainsi que les rasages du samedi.

Les recrues à leur enrôlement ainsi que les permissionnaires avant leur retour à l'armée avaient l'habitude de repasser chez le coiffeur. Et c'est avec regret et dépit que je voyais des hommes et des jeunes gens, des camarades, se préparer à partir pour un avenir incertain, alors que je me cachais à quelques mètres d'eux. Mais la discrétion s'imposait : il fallait rester prudent et ne pas se montrer.

Mais bientôt l'inactivité forcée commençait à me peser et je m'aventurais de plus en plus souvent dans les pièces du rez-de-chaussée. La cuisine et la salle de séjour communiquaient entre elles et chaque pièce donnait sur le couloir où se trouvait l'escalier pour monter à l'étage. Ainsi, si un visiteur imprévu frappait à la porte de l'une des deux pièces, je pouvais toujours filer par l'autre. Mais

mes parents avaient pris la bonne habitude de pousser le verrou de la porte extérieure. J'avais d'ailleurs convenu avec eux que les «visites» seraient toujours conduites dans la cuisine, ce qui me permettait de me dissimuler derrière l'armoire du séjour, avant de m'esquiver, s'il le fallait.

Et les visites étaient fréquentes. En effet, nous avions un fumoir à viandes dans notre grenier et les voisins avaient l'habitude de nous amener, après les abattages clandestins, des jambons à fumer ainsi que la sciure pour l'entretien du feu. Mon père, bien sûr, n'autorisait personne à monter au grenier : «Déposez tout cela dans le couloir. Je m'en occuperai.

- Mais n'est-ce pas trop lourd ?

- Mais non ! »

Les voisins ne savaient pas qu'il y avait quelqu'un dans la maison pour se charger et du transport et du fumage. Pendant que mes parents travaillaient aux champs - c'était le temps de la récolte des pommes de terre et des betteraves -, je m'occupais discrètement de la préparation des repas et des travaux du

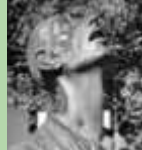


ménage. Je pouvais également me rendre à l'étable et à la grange. Par une ouverture au pignon on pouvait passer du grenier de la maison dans la soupenne d'un hangar accolé et, de là, descendre dans la cour. Pour me permettre de traverser celle-ci, mon père avait empilé du bois de chauffage devant les bâtiments annexes en laissant, derrière la pile, un couloir de circulation. Ainsi, il ne restait que quelques mètres qu'il aurait fallu franchir à découvert. Là aussi, nous avons trouvé une solution : mon père a suspendu une bâche à une corde à linge, comme s'il voulait la sécher. Elle descendait jusqu'au sol et me cachait des regards indiscrets. Ainsi, pendant la journée, je pouvais m'occuper à de petits travaux dans la grange et dans l'étable, en prenant soin de ne faire aucun bruit : descendre des fourchées de foin du fenil, nettoyer les betteraves au couteau, balayer l'aire de la grange, panser les chevaux, étriller les vaches, déposer le fumier sur le seuil de l'étable, mais je laissais à mon père le soin de l'entasser dehors et je n'utilisais le hache-paille ou le broyeur de betteraves qu'aux heures d'affouragement, quand mon père se trouvait avec moi.

Je prenais toutes les précautions quand je m'occupais dans l'étable ou dans la grange et, pourtant, je me suis fait surprendre un jour par un garçon de quatorze ans. C'était le fils de ma cousine qui habitait Mundolsheim. Il était en vacances chez Tante Marie, sa grand-mère. Avec elle, il a aidé mes parents à l'arrachage des pommes de terre. Au retour des champs, ils se sont attardés dans notre cour. Pendant que la Tante Marie s'entretenait avec ma mère, le garçon voulut faire un tour à l'étable, histoire de voir les bêtes. Et nous voilà nez à nez ! J'ai mis mon doigt sur mes lèvres, lui faisant signe de se taire. Puis je lui ai soufflé : « Personne ne sait que je suis ici... Ne dis rien à ta grand-mère ! ».

Revenu de sa surprise, il a bredouillé « Oui ! Oui ! », puis il ressorti aussitôt et... a tenu parole.

Quant à moi, je me suis juré de redoubler encore de prudence. J'ai compris que je serais toujours exposé à de tels imprévus et que les conséquences pourraient devenir fâcheuses. Pour parer à toute éventualité, j'avais déjà échafaudé un plan de repli et de fuite en cas



d'alerte: dans la soupente du hangar, entre deux chevrons, il y avait une ouverture dans le mur, celle-ci me permettait de sauter dans l'étroit couloir qui séparait nos bâtiments de la maison voisine. Par ce passage étroit, je pouvais filer vers le Chemin Creux qui, à l'époque, longeait des terrains couverts de buissons et de taillis.

Un autre départ simulé

Un matin - on approchait de la mi-novembre -, je vis mon cousin Antoine F. déposer son vélo chez nous et se rendre chez le coiffeur en face. Il avait le même âge que moi, mais il avait bénéficié d'un sursis d'incorporation de deux ans. Il venait d'effectuer son *Reichsarbeitsdienst* et, pour l'instant, il était réquisitionné pour creuser des tranchées anti-chars à Wintersdorf en Allemagne et, comme beaucoup d'autres personnes, il utilisait le *Schanzerzug* pour les aller-retours quotidiens. Je savais tout cela, car sa mère l'avait raconté à la mienne: c'étaient deux sœurs qui se voyaient souvent. Mais lui ne savait pas que j'étais caché dans la maison de mes parents et que j'étais derrière le rideau de ma fenêtre à guetter sa sortie du « salon de coif-

fure ». Il me croyait quelque part en Allemagne, peut-être au front.

Après avoir passé chez le coiffeur, il revint chez nous, parla un moment à ma mère et repartit. Je descendis aussitôt dans la cuisine pour interroger ma mère: « Qu'est-ce qu'il voulait, Antoine? »

- Il a reçu sa feuille d'incorporation! Il doit se présenter à Vienne, me déclara-t-elle.

- Et qu'est-ce que tu lui as dit?

- Je lui ai dit de repasser ce soir ».

Et il revint à la nuit tombée. Mes parents l'accueillirent sur le pas de la porte et le firent entrer dans la chambre: « Alors, il faut que tu partes, toi aussi? lui dit mon père.

- Eh bien oui, répondit Antoine, il faut bien, vous le savez donc! ».

C'est alors que je suis sorti de derrière l'armoire. Il se tenait en face de moi, pétrifié, incapable, dans un premier temps, de prononcer la moindre parole. Enfin il parvint à articuler: « Comment? Toi? Tu es là! Et moi, je ne savais rien!



- Et toi, tu veux partir? Maintenant? Alors que je me cache depuis six semaines! Ici!»

Je lui ai raconté comment j'ai simulé mon départ et comment je suis revenu à pied de Roeschwoog. «Les Américains seront bientôt là et la guerre sera finie pour nous. Et puis, Vienne, c'est loin... Tout peut arriver au cours du transport... Avec tous ces bombardements!». Je n'ai pas eu besoin d'argumenter! Il était vite d'accord: «Je trouverai bien une combine! Il faut que j'en parle à mon père.

- Planque-toi quelques jours chez toi, lui ai-je dit. Puis tu viendras me rejoindre ici!».

Quelques jours plus tard, Antoine F. père arriva chez nous, le soir vers six heures, pour nous prévenir que son fils allait me rejoindre ce soir: «Nous l'attendrons, lui ai-je dit. Il n'a qu'à frapper trois coups au volet». Le père F. est reparti et l'attente a commencé. Vers huit heures, nous avons entendu trois légers coups au volet et notre chien s'est manifesté: il n'a pas aboyé, juste un petit jappement comme pour signaler une présence familière, car Antoine était un habitué de la maison.

Mon père est allé dans le vestibule. Dans l'obscurité, il a entrebâillé la porte d'entrée et Antoine s'est glissé à l'intérieur. Il était trempé jusqu'aux os et, pour marcher dans les rues du village sans faire de bruit, il avait chaussé des pantoufles. Et il nous a raconté son escapade. Quatre jours auparavant, il avait pris le train du soir à destination de Rastadt. Les employés de la gare de Schirrhein pourraient confirmer son départ. Il était seul dans son compartiment et, au premier arrêt, à Soufflenheim, il a sauté à contre-voie et, dans l'obscurité, il s'est éloigné par le côté opposé au quai. Au premier passage à niveau, il a pris la route de Sessenheim. Pendant ce temps, son père est allé à sa rencontre à bicyclette, en emmenant un second vélo et les deux sont revenus à Schirrhein, pédalant dans la nuit noire sur des routes désertes: il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Tante Mathilde, la mère d'Antoine, qui ignorait tout ce qui avait été manigancé, a été mise devant le fait accompli.

Une chaude alerte

Nous étions donc maintenant deux déserteurs, deux insoumis dans la maison de mes



parents. Il fallait encore redoubler de prudence. Car deux hommes qui vivent côte à côte, à longueur de journée, qui discutent de choses et d'autres, risquent de se déconcentrer. On peut vite commettre une imprudence aux conséquences tragiques pour nous et pour nos parents.

J'avais acquis une certaine habitude de la clandestinité et je pouvais faire profiter mon compagnon de mon expérience. Je lui ai indiqué quelques règles essentielles à observer : être attentif aux allées et venues dans la maison, ne jamais bouger le rideau de la fenêtre, s'assurer que la voie est libre avant de descendre au rez-de-chaussée, remonter au grenier à la moindre alerte. Je lui ai également fait repérer dans l'escalier les marches qui craquaient. En effet, personne ne devait se douter de notre présence dans la maison.

Dès les premiers jours, un incident imprévu fut, pour nous, l'occasion d'une belle frayeur. Dans le courant de la matinée, alors que nous étions dans la chambre du premier étage, nous avons entendu un bruit de moteur. Une voiture s'arrêta juste sous notre fenêtre

et nous avons vu descendre deux agents de la *Schutzpolizei* en uniforme (des *Schupos*). Nous nous regardions, Antoine et moi, sans dire un mot. Notre désertion a-t-elle été signalée? A-t-on fait un rapprochement entre nos deux disparitions? Était-ce le début d'une enquête? Quelqu'un était-il au courant de notre «planque»? Avons-nous été dénoncés? Les deux policiers sont entrés dans la cour restée ouverte et nous avons entendu des coups frappés à la porte d'entrée de la maison. Mes parents étaient aux champs et, comme personne n'ouvrit, les deux agents n'ont pas insisté et sont repartis. Ils revinrent dans la journée et, là encore, ils ont trouvé porte close. Alors nous les avons vu se concerter dans la rue, puis entrer dans la boutique du coiffeur. Ils ressortirent après un court moment. Puis ils sont remontés dans leur voiture pour repartir aussitôt. Ce va-et-vient des policiers a été signalé à ma sœur Hermine qui s'inquiéta. Comme elle connaissait l'emplacement où mes parents rangeaient la clé de la maison, elle a pu nous rejoindre au premier étage : elle voulait nous informer du danger et nous suggéra même de trouver une autre cachette à la faveur de la



nuit. Puis elle est repartie. Nous aussi, nous envisagions sérieusement de quitter les lieux et nous avons commencé à préparer notre repli en faisant disparaître toute trace de notre présence dans la chambre du premier étage. C'est alors que ma sœur revint, l'air plutôt rassuré. En nous quittant, elle s'était rendue à la boulangerie-épicerie pour des achats. En chemin, elle a croisé Marianne S. (...) qui lui apprit que deux policiers avaient laissé un message au «salon de coiffure»: ils étaient venus dire que la bombe qui traînait dans le champ de Clément Halter avait été désamorcée. En effet, quelque temps auparavant, mon père avait signalé à la mairie qu'il avait trouvé dans son champ une bombe non éclatée, lâchée par un avion «ennemi». Cette bombe a donc été désamorcée et l'accès au champ ne présentait plus de risques. Eh bien, tant mieux! Pour nous, cela a été une chaude alerte. Nous n'avons pas été au bord de l'affolement, mais angoissés quand même.

Sombres journées

Et le temps passait. Le front se rapprochait. L'électricité fut coupée. Plus d'émissions «Radio». On savait pourtant que Strasbourg

était libérée depuis le 23 novembre. Le même jour, les Allemands avaient fait sauter à l'explosif les pistes du terrain d'aviation de Haguenau. On savait aussi que les Américains progressaient vers Marienthal et Bischwiller. On parlait également d'une forte résistance des Allemands dans la forêt de Gries. Du haut de notre «observatoire» du premier étage, nous assistions, avec un réel plaisir, au repli des premières unités allemandes «éclatées». Elles semblaient éprouvées par de durs combats et se retiraient avec des moyens de fortune. Les attelages traînaient des canons légers ou des chariots chargés de barda et d'hommes épuisés ou blessés. Le départ des Allemands semblait imminent. Pourtant l'attente durait toujours et le village devait encore connaître de vives tensions et des heures tourmentées.

Deux mesures prises par les autorités allemandes jetèrent la consternation et l'effroi dans la population villageoise. Les Nazis décidèrent d'abord l'évacuation d'une grande partie du cheptel bovin. Une commission spéciale (*Sonderkommission*) passa dans les étables et réquisitionna un grand nombre



d'animaux qui devaient être conduits au-delà du Rhin. Ils ordonnèrent également la levée du *Volksturm*: tous les hommes valides entre 16 et 60 ans devaient être transférés en Allemagne pour grossir la dernière réserve des combattants du *Reich*.

L'évacuation du bétail devait avoir lieu le dimanche 3 décembre: tout homme qui se chargeait de conduire un bovin en Allemagne était considéré comme agriculteur et échappait de ce fait au *Volksturm* convoqué pour le lendemain. Le dimanche matin donc, par un temps ensoleillé et froid, des «agriculteurs» tenant en laisse des animaux effarouchés commençaient à descendre la rue principale. C'était le début d'une marche longue et douloureuse. Hommes et bêtes franchirent le Rhin à Beinheim où l'on avait jeté une passerelle provisoire sur le pont déjà détruit. A Wintersdorf, les convoyeurs abandonnaient leurs bovins aux autorités sur place et recevaient un laissez-passer qui leur permettait de retraverser le Rhin.

Et le lendemain 4 décembre, toujours derrière notre fenêtre, nous avons été témoins du départ du *Volksturm*. Au début de l'après-

midi, chaudement vêtus et portant un sac à bretelles sur leur dos, les hommes passaient par petits groupes. Des femmes et des enfants marchaient à côté d'eux et les accompagnaient jusqu'à la cour de la mairie où ils devaient se rassembler. Le départ de ces hommes nous bouleversait. Alors que les libérateurs étaient si proches, ils étaient près d'une centaine à quitter le village. Car, pour assurer le succès de cette opération, les Nazis avaient employé les grands moyens: ils avaient décidé de prendre en otage le curé, le vicaire ainsi que les sœurs garde-malades et menacé de les fusiller si les hommes convoqués allaient se dérober.

Escortés par des policiers en armes avec baïonnette au canon, ils sont partis à pied en direction de Schirrhoffen. Ils ont pris la Route de Sessenheim et ont franchi le Rhin au bac de Drusenheim. En Allemagne, ils furent employés comme travailleurs agricoles dans les fermes du Bade-Wurtemberg, en attendant, pour certains, d'être encore incorporés dans les rangs de la *Wehrmacht* au cours des derniers mois de la guerre.



La guerre se rapproche

Dans notre cachette, nous n'étions plus informés sur les opérations militaires. Seul le bruit du canon permettait de deviner la proximité des combats. Le village était constamment traversé par des soldats, des troupes qui se repliaient ou qui montaient au front. Certaines unités de passage établissaient leur cantonnement dans la localité.

C'est ainsi qu'un soir on a frappé de grands coups à la porte d'entrée de la maison, fermée à clé comme à l'accoutumée. Comme toujours, en pareil cas, nous avons monté l'escalier quatre à quatre pour nous esquiver au grenier. Mon père a pris son temps pour ouvrir. C'était un officier allemand qui cherchait un cantonnement pour la nuit. « Nous n'avons que cette pièce de libre, lui dit mon père en désignant la chambre du rez-de-chaussée. Mais je ne vous conseille pas d'y passer la nuit. C'était la chambre de mon fils aîné: il est mort de la tuberculose. Vous pouvez demander aux voisins. La chambre n'a pas encore été désinfectée et nous n'avons pas le droit de l'utiliser.

- Pas de chambre à l'étage? demanda l'officier.

- Là-haut il n'y a que le grenier ».

Antoine et moi, nous nous tenions à l'ombre, au haut de l'escalier, tendus à l'extrême, retenant notre souffle. Que se serait-il passé, si l'officier s'était avisé de monter? Mais il n'insista pas et s'en alla. Tant mieux pour nous et tant mieux pour lui ! Mais on ne pouvait qu'admirer le sang froid de mon père. En effet, mon frère Léon, plâtrier de son état, était décédé des suites d'une affection pulmonaire qu'il avait contractée au travail et dont il ne s'était jamais remis. Mon père n'a pas hésité à évoquer la contagion possible pour dissuader l'officier.

La présence de soldats dans la localité, le va-et-vient des troupes, le passage des colonnes d'artillerie hippomobile ou motorisée, toute cette activité militaire ne pouvait être ignorée des Américains et ce qui devait arriver arriva: la localité devint la cible des tirs d'artillerie. Un premier bombardement eut lieu le 7 décembre. Mes parents se sont précipités dans la cave; des militaires allemands de passage y



ont également cherché refuge. De ce fait, Antoine et moi nous n'avons pas pu bouger de notre chambre du grenier et nous nous sentions bien exposés. Des obus sont tombés à moins de deux cents mètres de chez nous, tuant deux personnes et blessant mortellement une troisième.

En effet, ces tirs d'artillerie devaient empêcher l'arrivée des renforts au front, du moins perturber les mouvements de troupes. Mais ce furent les civils qui en furent les premières victimes. Deux morts donc, dès le premier jour: Louise Martin et son fils Fernand âgé de 12 ans. La personne gravement blessée devait décéder quelques jours plus tard: c'était Georges Muller, âgé de 61 ans.

Les gens devaient se résigner à dormir dans les caves et nous n'étions plus en sécurité: toute personne surprise par une alerte cherchait à se réfugier dans la cave la plus proche. Ainsi notre cachette serait bien vite découverte et les Allemands, très nombreux dans le village, trouveraient notre présence bien suspecte. Le moindre hasard pouvait nous être fatal. J'ai dit à Antoine: «Il nous faudrait

une maison à l'écart de la grand-route pour nous abriter provisoirement!

- Et si nous allions chez nous? me répondit-il. Mes parents ne peuvent pas y rester, car il n'y a pas de cave dans la maison. Mais on pourra se cacher dans l'étable et, en cas de bombardement, on ira se réfugier dans la réserve à betteraves aménagée dans la grange». Je savais que ce caveau était solide et couvert d'un épais plafond en béton. Je savais aussi que nous serions à l'abri des curieux: aucun voisin ne viendra se réfugier dans une maison sans cave. Et si des soldats de passage allaient s'y établir, il y avait assez de recoins pour nous cacher et la ferme avait plusieurs issues.

Changement de résidence

Cela se fit ainsi. Le lendemain 8 décembre, une fois la nuit venue, nous sommes descendus le Chemin-Creux pour rejoindre en toute hâte la maison «F.». Nous avons pris nos précautions pour ne pas être reconnus par le premier passant rencontré: larges pèlerines jetées sur nos épaules, cache-nez sur le visage, chapeaux enfoncés jusqu'aux yeux; je m'étais même affublé d'un faux-nez avec



moustaches, un souvenir d'anciennes représentations théâtrales.

Dehors, ce n'était pas le calme absolu, loin de là! Des obus s'abattaient en différents endroits de l'agglomération et les explosions illuminaient brièvement le ciel de leurs lueurs. Notre secteur n'était pas spécialement visé et nous avons atteint sans mal l'intersection de la rue des Messieurs. C'est alors que nous avons entendu un bruit de pas précipités venant du bas de la côte. Nous avons d'abord cru qu'il s'agissait d'une patrouille allemande. Mais nous avons reconnu la voix de Félix H. Lui aussi était à la recherche d'un abri, car sa maison (...) ne possédait pas de cave, elle non plus. C'est pourquoi, profitant d'une accalmie, il emmenait sa famille chez son frère Benjamin (...). Le petit groupe remontait la pente, s'engagea dans le grand escalier conduisant à l'église et disparut dans l'obscurité. Le bruit des pas s'estompait peu à peu, la rue redevint silencieuse et nous avons repris notre marche jusqu'à la maison «F». En ouvrant le portillon de la cour, Antoine fit cliqueter le loquet. Aussitôt le chien de Mathieu Zeller se mit à aboyer:

«Pourvu qu'il n'ameute pas tout le quartier, ai-je pensé, et qu'on ne nous prenne pas pour des rôdeurs!».

Mais nous étions déjà au fond de la cour, alors que les tirs d'artillerie reprenaient. Dans la maison d'habitation, nous avons trouvé les parents d'Antoine en proie à la plus vive inquiétude: ils ne savaient où se réfugier. La mère surtout était au bord de la panique. «Vous ne pouvez pas rester ici! leur ai-je dit. Je vais vous accompagner chez l'oncle Hippolyte».

A deux reprises, alors que les obus éclataient encore sporadiquement, j'ai gravi la côte, d'abord avec Tante Mathilde, toujours terrorisée par les explosions, puis avec le père F. Moi-même, je ne voulais pas rentrer dans la maison de l'oncle Hippolyte, car je ne savais pas qui j'aurais pu y rencontrer. C'est pourquoi, je les ai laissés à l'entrée de la cour. Puis je suis revenu à la ferme «F.» où Antoine m'attendait.

Nous nous sommes réfugiés dans l'étable et nous étions provisoirement à l'abri. Nous avions à notre disposition une lampe à pétrole que nous utilisions avec beaucoup de pré-



cautions, le moins possible et encore recouverte d'un voile. L'étable était d'ailleurs assez bien occultée: «black-out» obligeait. Nous nous sommes blottis dans la paille et nous avons dormi à tour de rôle. L'étable n'était pas trop froide; les trois vaches la réchauffaient de leur haleine. C'est ainsi que nous avons passé une première nuit assez tranquille dans notre nouvelle résidence.

Le lendemain, au point du jour, nous nous sommes d'abord occupés des bêtes: litière, fourrage, traite. Puis, bien à l'abri des regards, nous avons visité les lieux: du fond de l'étable on passait directement dans la grange et de là, en montant une échelle, on pouvait se rendre dans la soupenne d'un hangar qui communiquait avec le grenier de la maison. Nous avions suffisamment de provisions. Nous avions également, dans l'étable, du lait à discrétion et même un tonneau de vin dans le caveau à fourrage: la réserve provenait de la production hybride de la vigne familiale.

Nouvelles émotions

Derrière les carreaux vitrés de l'étable, nous pouvions observer les deux rues: dans le pro-

longement de la cour, l'actuelle rue des Messieurs (à l'époque *Bahnhofstrasse*) et, par derrière, l'actuelle rue de la Gare (à l'époque *Bergstrasse*). C'est ainsi que nous avons constaté l'installation d'un poste de commandement, sans doute le PC d'un bataillon, de l'autre côté de la rue des Messieurs, juste en face, dans la ferme de Mathieu Dorffer. Cela ne nous rassurait pas trop et nous restions d'autant plus vigilants.

Les rues étaient pratiquement désertes. Les gens se terraient chez eux; ils ne sortaient que furtivement. Tous attendaient fébrilement et avec anxiété la suite des événements. Quelques obus sont encore tombés sur l'agglomération. Alors nous avons vu des gens courir chez des voisins. Dans la crainte d'un bombardement prolongé, ils cherchaient refuge dans une cave réputée solide. Mais la journée fut relativement calme. La nuit, par contre, le fut beaucoup moins.

Cela commença très tôt, dès le début de la nuit. Une nouvelle fois, les Américains prirent le village sous le feu de leurs canons. Les obus sont tombés en grand nombre et le feu



roulant se prolongeait inlassablement. Nous devons apprendre plus tard que, dans cette nuit du 9 au 10 décembre, c'était surtout le quartier Graukopf qui avait été touché: plusieurs maisons ont été endommagées ou complètement détruites, sans qu'il n'y ait eu la moindre victime. Un vrai miracle!

Après les tirs d'artillerie, nouvelle alerte pour nous! Dans notre cachette, nous avons entendu des appels en allemand et un roulement de voiture dans la rue. Le portail de la cour s'ouvrit. Un militaire tenait, à bout de bras, une lanterne dont la lueur projetait de grandes ombres sur la façade de la maison et nous avons vu entrer dans la cour un attelage de deux chevaux tirant un chariot. Dans l'obscurité et en toute hâte, nous avons gagné le fond de l'étable pour nous enfouir dans la paille entassée contre le mur. Les soldats ont ouvert la porte de la grange et nous avons entendu le roulement des roues ferrées sur l'aire bétonnée ainsi que les pas des chevaux piétinant le sol tout près de nous.

Mais que se passe-t-il? Ne veulent-ils plus sortir? Ah ! Mais oui! Les chevaux ont trou-

vé les betteraves entassées près de l'entrée de l'étable. Nous entendions les grignotements de leurs dents et le cliquetis des mors. Le temps semblait s'arrêter! Le bruit des sabots s'éloigna enfin. On referma les vantaux et nous avons pu saisir les bribes d'un entretien. Les militaires semblaient se concerter: «C'est sans doute la porte de l'écurie... Les chevaux... On peut toujours voir...».

Nous étions tendus à l'extrême: «Voilà, ai-je pensé, ils vont s'installer ici pour la nuit avec leurs chevaux!». Mais d'autres voix venaient se mêler aux propos échangés dehors: «Non! Venez au cantonnement! C'est juste au coin de la rue! Là-bas aussi, nous avons une écurie avec du fourrage!».

Ouf ! Le cœur battant, nous avons entendu partir l'attelage. Le martèlement des sabots et le bruit de la conversation s'éloignaient. Ils se dirigeaient vers le Restaurant à la Vignette. Le cantonnement en question se trouvait dans la ferme Plinert. Rassurés, nous avons jeté un coup d'oeil dans la grange et nous y avons trouvé le chariot qu'on y avait fait entrer. Puis nous sommes revenus nous blottir



dans la paille, bien décidés de rester vigilants pour guetter le retour éventuel des soldats allemands. C'est le courant d'air qui nous a réveillés: le portail était grand ouvert et la grange était vide. Après toutes ces émotions, nous avons dormi comme des sacs!

Heureusement que personne n'a eu l'idée de pénétrer dans le passage séparant la grange de l'étable! Encore une fois, nous avons eu beaucoup de chance.

Les Américains sont dans le village

Nous étions dimanche le 10 décembre, un dimanche sans sonneries de cloches. Une intense activité régnait au poste de commandement dans la maison d'en face. Des officiers donnaient des ordres à des estafettes qui partaient à bicyclette, d'autres arrivaient et entraient précipitamment dans la maison. On s'attendait certainement à une grande offensive de la part des Américains. Le bruit de la bataille se rapprochait de plus en plus. On entendait surtout les explosions de départ (*Abschüsse*) des batteries allemandes postées dans le haut du village. C'étaient des tirs de barrage pour stopper la progression

des Américains. Puis le calme revint au village et on n'entendait plus que la canonnade dans le secteur de Bischwiller-Oberhoffen.

Vers la fin de l'après-midi, alors qu'il faisait encore jour, nous avons remarqué qu'on préparait le déménagement du PC d'en face. Des soldats sortaient de la maison avec des caisses et chargeaient deux chariots qui attendaient dans la cour avec leurs attelages. Des unités commençaient à se regrouper. C'est alors qu'une estafette à bicyclette s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la rue et frappa contre la vitre. La fenêtre s'ouvrit, des voix s'élevèrent, confuses. Au passage, nous avons pu saisir: „*Schnell!... Los!... Aber schnell!...*“. Les chariots s'ébranlèrent; ils étaient déjà dans la rue, lorsqu'un officier qui semblait donner les dernières directives aux convoyeurs leur cria très fort: «Donc direction Soufflenheim et puis jusqu'à Roppenheim...». Ensuite, tous vidèrent les lieux en remontant l'actuelle rue de la Gare.

Et là, chose à peine croyable, j'ai vu mon chien qui trottnait derrière les chariots! Avait-il reniflé ma trace? Je crois plutôt qu'il



Un *Panzerfaust* (à droite). Cette arme remarquable, produite en trois tailles différentes à des centaines de milliers d'exemplaires, peut se définir comme un petit canon sans recul tirant une « bombe » dont la charge creuse pouvait percer tous les blindages (Musée de l'ouvrage de la Ligne Maginot du Hochwald - Drachenbronn). (Photo N. Mengus)

était terrorisé par les bombardements et qu'il recherchait une présence humaine. Comme il n'y avait personne d'autre dans les rues, il a dû suivre les soldats jusqu'au PC du bataillon et maintenant, il les accompagnait dans leur retraite. J'étais un peu triste de le voir partir, mais j'ai pensé : « Il est préférable que c'est toi qui les accompagne, plutôt que moi ! ».

Peu après cinq heures, alors que nous nous préparions à passer une troisième nuit dans l'étable, le duel d'artillerie reprit : tirs de barrage des Allemands, feu roulant de la part des Américains. Maintenant on distinguait également des rafales d'armes automatiques, des explosions de bazooka (*Panzerfaust*), le bruit sourd des lance-grenades et des mortiers. Plus de doutes ! Les Américains étaient dans le village.

Les explosions se firent plus rares, puis les tirs cessèrent complètement. Les Allemands avaient-ils vraiment décroché ? Se sont-ils retirés vers Soufflenheim ? Nous étions impatients de connaître la situation et, après un temps d'attente, nous avons décidé de sortir de notre cachette pour nous engager, à la faveur de l'obscurité la plus totale, dans la

montée de la rue des Messieurs. Ce ne fut pas une heureuse initiative.

Nous étions juste arrivés à mi-pente, à la hauteur du grand escalier conduisant vers l'église, lorsque la canonnade reprit. Nous nous sommes précipités en toute hâte derrière le perron de la maison d'Armand Schott. Une nouvelle fois l'artillerie américaine se déchaîna sur la localité. Tapis à l'abri du perron, nous avons entendu nettement et plusieurs fois la détonation de départ suivie immédiatement de l'explosion de l'obus. Les premiers projectiles sont tombés tout près, puis les trajectoires se sont allongées vers Schirrhoffen, alors que le haut du village demeurait épargné cette fois. On pouvait en conclure que les Américains occupaient la partie ouest de l'agglomération et que leurs batteries voulaient harceler les Allemands qui battaient en retraite.

Nous devons apprendre plus tard que, cette nuit, la nef de l'église fut touchée à deux reprises et que les déflagrations avaient soufflé les vitraux. Nous étions vraiment tout près !



Nous ne sommes plus des clandestins

Les tirs s'espacèrent et nous avons remonté la côte en courant pour nous réfugier chez notre oncle H. S. Outre les parents d'Antoine, il y avait encore une dizaine de personnes dans sa cave, un réduit d'environ vingt-cinq mètres carrés, éclairé par une lampe à acétylène. Nous y avons trouvé des femmes angoissées et des enfants endormis. Tous ceux qui nous ont vu, à part les parents d'Antoine, ont manifesté leur surprise: on nous croyait quelque part au loin.

Personne, bien sûr, n'était au courant de l'évolution de la situation. Nous devions apprendre le lendemain que, dans la soirée, les Américains s'étaient avancés dans la rue Principale jusqu'à l'embranchement de la rue de la Forêt et qu'ils avaient stoppé là leur progression. Mais, pour l'instant, nous étions toujours dans l'incertitude et nous avons passé le reste de la nuit dans la cave dans l'espoir que ce cauchemar allait enfin prendre fin.

Le lendemain, au lever du jour, nous sommes sortis prudemment de la maison pour aller aux nouvelles, du moins pour nous faire une

idée sur l'évolution de la situation. La rue des Messieurs, à notre grande surprise, était assez animée. Des femmes montaient la pente en s'interpellant joyeusement, d'autres personnes s'étaient regroupées près des haies qui bordaient le jardin du presbytère et regardaient vers la rue Principale où des soldats américains marchaient en file indienne, des deux côtés de la chaussée, en direction de Schirrhoffen. Les gens attroupés là, visiblement soulagés et heureux, faisaient de grands signes d'amitié aux libérateurs. Je ne pus m'empêcher de leur crier: «Ne restez pas là! C'est dangereux! Les Allemands vont riposter! Mettez-vous à l'abri!». Ils ne s'attendaient pas à être interpellés aussi énergiquement et surtout par quelqu'un qui, oh surprise, revenait de la guerre. Comme ils avaient vu ce qu'ils voulaient voir, ils ont regagné leurs maisons au plus vite. Heureusement d'ailleurs car, peu après, les Allemands déclenchèrent un violent tir de barrage et des obus sont tombés dans le jardin du presbytère. Nous aussi, nous étions déjà à l'abri dans la cave de l'oncle Hippolyte.

Dans le courant de la matinée, plusieurs jeeps arrivèrent dans la cour. Des soldats



américains sont entrés dans la maison et l'oncle Hippolyte leur a servi du schnaps. Un gradé pouvait s'exprimer en allemand et une conversation s'ébaucha. L'atmosphère était détendue. Les militaires américains ne s'intéressaient pas à notre présence; nous n'étions plus des «clandestins».

Je me rappelle qu'un soldat, assis à la table de la cuisine, voulait allumer une cigarette. Celle-ci lui échappa des mains et roula par terre. Le GI racla le sol de son pied pour la ramener vers lui, la ramassa et... la jeta dans le cendrier du poêle. Je n'étais pas fumeur, mais ce «gaspillage» me choqua et, comme je voulais connaître le goût du tabac américain, j'ai sorti la cigarette du cendrier et j'ai commencé à la nettoyer du bout des doigts. Le soldat fit de grands gestes de protestation, alla dans la cour et revint aussitôt avec une cartouche de «Camels», sous le regard amusé de ses compagnons. Mis en confiance, j'ai fait comprendre au gradé que j'étais déserteur de l'Armée allemande et celui-ci, à mon grand étonnement, m'a conseillé de garder ça pour moi et de n'en parler à personne.

Peu après, j'ai regagné la maison de mes parents. Partout les gens étaient sortis des caves et j'ai constaté que je n'étais pas le seul «réfractaire» caché dans le village. Plusieurs «Malgré-Nous», profitant d'une heureuse permission, avaient également choisi de disparaître à la dérobée. D'autres, comme Antoine, avaient refusé de répondre à l'appel. Tous étaient heureux d'avoir échappé à la tourmente. Moi-même, j'avais passé presque trois mois dans la clandestinité, ce qui n'était pas loin du record.

Dans les rangs des FFI

Dès le lendemain de la Libération, l'ancien maire, Auguste Dorffer, démissionné par les Allemands en 1940, reprit ses fonctions. Mais les instances de la Résistance (Comité Départemental de la Libération) ont décidé, peu après, de le remplacer par Joseph Sutter, le propriétaire du restaurant à l'Arbre Vert. En même temps s'est constitué un groupe armé de FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) sous le commandement de Joseph Steinmetz, un instituteur originaire du village et officier de réserve. On pouvait s'y engager à la mairie.



Dans l'euphorie de la Libération, les volontaires ne manquaient pas et des armes traînaient partout; il suffisait d'en ramasser. C'est ainsi que j'ai trouvé un pistolet-mitrailleur avec chargement plein, en bordure de la rue du Chemin de Fer et Antoine est venu avec une carabine ramassée je ne sais où. Nous sommes allés nous inscrire à la mairie: on nous a remis un brassard tricolore et c'est ainsi que nous avons fait partie de la «force publique».

Les unités FFI représentaient l'autorité française dans une zone contrôlée par l'Armée américaine. Leur rôle essentiel était le maintien de l'ordre dans les villages libérés. Et, comme l'ordre régnait à Schirrhein-Schirrhoffen, nous avons été peu sollicités. Chaque matin, nous allions au rapport à la mairie pour l'ordre du jour et souvent nous rentrions aussitôt chez nous pour le reste de la journée.

Nous montions la garde, à tour de rôle, aux entrées du village pour assurer le contrôle des laissez-passer et surveiller les allées et venues, car le couvre-feu imposé par les Américains était strict. C'est ainsi que je me souviens d'un tour de garde en compagnie de Louis S.

à l'entrée ouest du village. Personne ne s'est présenté pour entrer ou sortir de l'agglomération et, battant la semelle sur le bord de la route, nous commençons à trouver le temps long. C'est alors qu'un lièvre, débouchant des champs enneigés du Heidfeld, traversa la route pour se réfugier dans les taillis d'en face: «Il est à nous!» cria mon compagnon. Nous avons tiré instinctivement, L. S. avec sa carabine et moi avec mon pistolet mitrailleur. Le lièvre roula dans la neige, mais il ne fallait pas songer au civet: l'animal était truffé de plombs!

Les membres des FFI devaient aussi transmettre les directives de la mairie, accompagner les personnes convoquées, notamment celles qui s'étaient compromises avec l'occupant : les memb-



Hôpital de campagne américain (Musée de l'Abri, Hatten).

(Photo Nicolas Mengus)



res des différents ordres du régime nazi (*Gattungen*) devaient rapporter leurs uniformes, leurs armes et leurs insignes. Je me souviens d'avoir dû réquisitionner, un jour, une radio TSF chez quelqu'un.

Mais notre chef de section fit preuve de beaucoup de modération. Il n'y eut pas d'excès de zèle, pas d'épuration, pas d'exactions à cette époque et l'ordre était vraiment maintenu.

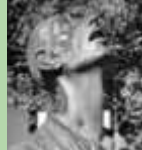
Les unités FFI étaient aussi, en principe, des forces combattantes. Mais une participation à des combats nous paraissait peu probable : à notre avis, les Américains n'avaient pas besoin de nous. La déroute de l'Armée allemande ne faisait aucun doute ; nous la considérions comme définitivement vaincue, incapable de se ressaisir. Une contre-attaque de la *Wehrmacht* était impensable, surtout si on comparait le délabrement des unités allemandes que nous avons vu battre en retraite et les énormes moyens dont disposaient les forces américaines. Nous avons vu en effet, roulant en direction du Rhin, de longues colonnes motorisées comprenant notamment des véhicules amphibies. Pour nous, le

franchissement du Rhin et l'invasion de l'Allemagne semblaient imminents. En réalité, et nous devions l'apprendre très vite, les forces américaines étaient insuffisantes et trop étirées pour tenir un front aussi vaste.

Nouvelles inquiétudes

L'Armée américaine marqua donc le pas et les Allemands lancèrent une violente contre-offensive qui n'allait pas tarder à porter ses fruits, car les troupes engagées étaient renforcées et réorganisées. C'est ainsi qu'on apprit, dès les premiers jours de janvier, que les Américains s'étaient retirés du nord de l'Alsace et que les Allemands avaient réoccupé plusieurs villages dans le secteur de Wissembourg. On savait aussi qu'ils avaient traversé le Rhin en plusieurs endroits et que leurs patrouilles s'infiltraient entre les points de défense tenus par les Américains : il y avait eu des accrochages sévères à Stattmatten, Dalhunden et Sessenheim.

Et les nouvelles devinrent toujours plus alarmantes : les Allemands établirent une tête de pont au sud de Drusenheim, ils reprirent Gambsheim, Offendorf et Herrlisheim, les



populations civiles furent déportées au-delà du Rhin. On racontait aussi que les autorités nazies exerçaient des représailles et que des FFI, pris les armes à la main ou dénoncés, avaient été exécutés. Tout cela n'était guère rassurant! Le village de Drusenheim, à son tour, était menacé, puis bombardé par les Allemands. Fuyant les combats, de nombreux réfugiés affluèrent dans notre localité où ils furent hébergés quelque temps avant d'être dirigés vers des secteurs plus calmes. L'optimisme ne régnait guère au village. On voyait avec anxiété le passage de ces gens démunis qui portaient pour un nouvel exode. On suivait aussi la progression de l'Armée allemande. Les Américains réussiront-ils à redresser la situation ou bien devons-nous penser à nous replier, nous aussi? En tant que déserteurs et membres des FFI, nous n'avions pas le droit de tomber aux mains des Nazis!

Mais ce problème n'allait pas se poser pour moi. En effet, un matin l'appariteur municipal, Antoine Halter, passa dans les rues du village pour rendre public l'avis suivant: «Tous les déserteurs de l'Armée allemande doivent se présenter à la mairie».

Là, nous apprenions que nous étions convoqués en vue de la régularisation de notre situation militaire. Et le chef local des FFI de préciser: «C'est un ordre émanant de l'autorité militaire américaine. Vous serez regroupés dans un centre et les formalités pour la remise des certificats de démobilisation pourraient s'étendre sur plusieurs journées. On vous demande d'emporter des vêtements (?) pour trois jours au moins». Cette convocation ne concernait pas mon cousin Antoine F. qui n'avait pas été incorporé et, à moi, elle ne disait rien qui vaille. Je n'avais pas oublié ce que m'avait dit le gradé américain, dans la maison de l'oncle Hippolyte, à propos de ma désertion: «N'en parle à personne!». Je ne présageais rien de bon et ce n'est que sur la demande pressante de ma mère que j'y ai répondu.

Prisonnier des Américains

Au jour et à l'heure indiqués, je me suis donc rendu à la mairie. Je me suis retrouvé dans la cour d'école avec onze compagnons, tous des anciens de la *Wehrmacht*, tous déserteurs comme moi. Un GMC nous a emmenés au camp d'Oberhoffen. Dès que nous avons



sauté du camion, nous étions aussitôt entourés de sentinelles en armes qui braquaient sur nous leurs pistolets-mitrailleurs! D'autres déserteurs, ramenés des villages environnants, ont été «accueillis» de la même manière. Puis on nous a fait remonter dans les GMC et nous avons fait un tour à Bischwiller. Le véhicule s'est arrêté sur la place de la mairie, puis, sans qu'on nous fit descendre, il nous ramena au camp d'Oberhoffen. La nuit était déjà tombée, lorsque les camions nous ont transportés à Haguenau. Là, nous avons été enfermés dans le dancing du restaurant «A la Forêt Verte».

Sous la menace des armes, des sentinelles s'emparèrent de quelques montres, des cigarettes qui nous restaient et de l'argent qu'ils ont trouvé sur nous. Puis on nous laissa, grelottants de froid et sans couchage pour la nuit, dans ce local à peine chauffé.

Nous avons alors pleinement réalisé dans quelle situation nous nous trouvions: nous étions réduits au rang de prisonniers de guerre! Pour les Américains, le statut d'«incorporé de force déserteur» n'existait pas. Parmi

nous se trouvaient d'ailleurs des soldats allemands en uniforme, récemment capturés au cours des derniers accrochages. On avait aussi ramené des civils qui n'avaient même pas porté l'uniforme allemand; certains s'étaient fait arrêter par la Police militaire dans les rues après le couvre-feu, ainsi Jean-Baptiste, de Betschdorf qui avait été arrêté dans son village alors qu'il faisait des commissions à bicyclette et... en sabots. Depuis longtemps les «Libérateurs» avaient perdu notre sympathie. Quant à moi, j'étais furieux d'avoir cédé aux supplications de ma mère et d'avoir répondu à la convocation. J'aurais dû me fier à mon intuition et replonger dans la clandestinité.

Le lendemain, et toujours en GMC, nous sommes partis pour Brumath et nous avons passé la nuit dans une usine désaffectée. Puis nous avons fait étape à Saverne où nous avons été hébergés dans l'ancienne fonderie (*Schmelz*). Là aussi, nous avons souffert du froid: il n'y avait que deux fourneaux à coke pour l'immense salle. Notre voyage en camions s'est terminé dans une caserne de Sarrebourg.



Notre effectif avait augmenté à chaque étape et grossissait toujours: déserteurs saisis dans d'autres villages, soldats allemands faits prisonniers aux différents fronts de bataille de la région. Au bout de quinze jours, nous étions assez nombreux pour constituer le contingent d'un important convoi ferroviaire.

Un matin, alors que la neige tombait en abondance, on nous a rassemblés dans la cour et alignés en colonnes. Puis nous sommes partis à pied à travers champs pour rejoindre un train arrêté sur les rails, hors de la ville et assez loin de la gare. Nous pataugions dans trente centimètres de neige et Jean-Baptiste, avec ses sabots, était de la «promenade». Il y avait même parmi nous un «prisonnier» avec une jambe de bois. On nous a fait monter à soixante dans des wagons à bestiaux et nous avons passé quatre jours et cinq nuits dans le train qui nous emmenait à Chalon-sur-Saône. Pour le voyage, nous disposions de deux caisses de boîtes de conserves et d'un seau d'eau par wagon. Pendant le trajet, nous avons réussi à détacher une planche sur la paroi latérale de

notre wagon, ainsi nous pouvions racler la neige sur le toit pour nous rafraîchir.

Le voyage se fit dans des conditions hygiéniques qu'on peut aisément imaginer. Les boîtes de conserve vides servaient... à tout.

Chalon-sur-Saône

Les Américains ont quand même consenti à nous accorder un arrêt. Nous avons pu quitter le train pour une courte pause, juste avant Beaunes. Avant de repartir, nos gardiens ont contrôlé l'effectif et là, consternation! Ils ont constaté qu'il manquait un homme dans un wagon: il y a eu une évasion pendant l'arrêt. On discute, on compte et on recompte l'effectif dans chaque wagon. L'arrêt s'éternise. Tout à coup, la porte de notre wagon s'ouvre brutalement et nous voyons entrer un soldat, pistolet au poing! Il était complètement ivre et réclamait du schnaps, de l'argent français, des montres. Pour nous terroriser, il a tiré une balle dans le plafond: „*Drei Uhren... oder schiess drei Mann kaput!*“ («Trois montres ou je descends trois hommes!»). Et aussitôt, il braque son pistolet contre la tempe de notre camarade Alfred F. Finalement,



nous avons réussi à lui faire comprendre qu'on nous avait déjà tout pris et l'énergumène s'éloigna.

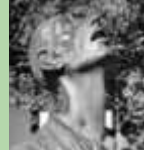
Mais l'homme manquait toujours. Pour remédier à la situation, nos gardiens ont fait stopper le train en rase campagne et, sans autre forme de procès, ils ont emmené le chef d'une équipe d'entretien qui travaillait sur la voie. L'homme ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais l'effectif requis était de nouveau au complet et le cheminot faisait maintenant partie du contingent des « prisonniers de guerre » ! Lorsqu'il apprit notre propre mésaventure, il n'en croyait pas ses oreilles.

A notre arrivée à Chalon-sur-Saône, nous avons été accueillis sous les huées. Comme nous étions en civil, les gens nous prenaient pour des collaborateurs, des miliciens ou autres criminels de guerre et nous jetaient des pierres, alors qu'ils se désintéressaient complètement des Allemands en uniforme ! On nous a logés dans une caserne avec murs d'enceinte garnis de barbelés. Une sentinelle veillait sur un mirador. Nous étions à vingt dans une chambre et nous dormions sur le

sol bétonné, chacun ayant droit à deux couvertures : on était à la fin du mois de janvier.

Nous avons passé trois mois et demi dans ce camp. J'ai eu largement le temps de m'initier au jeu de base-ball et j'arrivais même à étonner les Américains par mes qualités de lanceur. Nous disputions également d'interminables matchs de volley-ball contre nos gardiens. L'ambiance s'était améliorée, nous mangions à notre faim, mais nous étions toujours prisonniers. L'administration du camp considérait les déserteurs alsaciens comme des soldats allemands trouvés dans le secteur d'intervention d'une division US et ils entraient, en tant que tels, dans la catégorie des prisonniers de guerre, contribuant ainsi à gonfler les statistiques et les bilans de l'Armée américaine. Parmi nous se trouvaient également des Italiens.

Des Allemands aussi venaient régulièrement grossir notre effectif. Ainsi, vers la mi-février, arriva un jeune soldat de la *Wehrmacht* qui retint immédiatement mon attention : il portait autour du cou un cache-nez de laine que je reconnus comme étant le mien. J'ai lié



conversation avec le jeune Allemand en lui posant la question rituelle: «Où est-ce qu'on t'a fait prisonnier?

- En Alsace, m'a-t-il répondu. A Oberhoffen.

- Ainsi tu étais stationné à Oberhoffen, *an der Moder*?

- Pas directement. Nous allions au front à Oberhoffen, mais nous étions cantonnés à Schirrhein.

- Je connais! Et où était ton cantonnement?

- Dans une ferme de la rue principale, en face du coiffeur („*Ein Friseurladen war gegenüber*“).

- Et tu as connu les gens qui y habitaient?

- Bien sûr. C'étaient des gens âgés qui vivaient seuls.

- Tu leur parlais parfois?

- Pas trop! Ils vivaient dans la cave et nous abandonnaient le reste de la maison. Mais j'ai participé un jour à l'abattage d'un porc. Nous l'avons ébouillanté dans l'abreuvoir de la ferme et tout le voisinage en a profité.

- Mais tu es boucher? lui ai-je demandé.

- Non! Mais j'ai des notions. D'ailleurs, un voisin m'a aidé. Il s'y connaissait aussi.

- Un voisin?».

Le jeune Allemand voyait que tout cela m'intéressait et ne se fit pas prier pour poursuivre: «Il était réformé de la *Wehrmacht* et portait une prothèse auditive». Je savais alors qu'il s'agissait de Joseph B. qui, pendant la guerre, habitait avec ses parents, non loin de chez nous. Mais je voulais en savoir davantage: «Et où avez-vous trouvé l'outillage nécessaire?

- Les gens de la maison nous l'ont prêté; ils doivent avoir un fils qui est boucher.

- Eh bien, ce fils, c'est moi et ce cache-nez, c'est le mien. Ma mère l'a tricoté. Mais tu peux le garder!».

On peut s'imaginer aisément la surprise de ce jeune soldat. Dans la guerre, il est de ces hasards... Du moins pouvait-il me confirmer que mes parents étaient en bonne santé au moment où il les a quittés.

Et le temps passait! Au mois d'avril, nous avons vu arriver des prisonniers français de 1940. Ils avaient passé quatre années de captivité en Allemagne. Eparpillés en commandos dans des fermes, ils attendaient tranquillement l'arrivée des Alliés, comme ceux de



Liptingen. Ce sont les Américains qui les ont «libérés» et pris en charge. Ils ont vu ce que cela avait donné.

La libération

Finalement, c'est grâce à l'un de ces soldats «français» que le processus de notre libération s'est mis en marche. Avec son uniforme de 1940, il a pu attirer l'attention d'un civil de la région qui s'occupait de la vidange des fosses d'aisance avec son tombereau et son cheval. L'homme a accepté, malgré l'interdiction formelle, de faire passer une lettre à l'extérieur du camp. Elle signalait la présence dans ce camp des prisonniers français de 1940 et des déserteurs alsaciens. Cette lettre eut d'heureuses suites. Sous la pression des autorités françaises enfin alertées, l'administration américaine a commencé à s'intéresser à nous.

Une commission de militaires français arriva dans notre caserne et les Alsaciens présents furent convoqués individuellement pour un bref interrogatoire. C'est là que j'ai retrouvé Léon B., celui-là même qui m'avait serré la main sur le quai de la gare de Schirrhein, lors de mon départ simulé en septembre dernier.

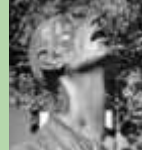
Il faisait office de secrétaire auprès de la Commission et assistait aux interrogatoires.

Cent dossiers étaient traités par jour et c'est ainsi que nous avons reçu nos fiches de démobilisation. Notre situation militaire était enfin régularisée et, selon l'expression consacrée, nous étions renvoyés dans nos foyers. Et dire que, pour cela, il avait fallu passer trois mois derrière les barbelés! Nous avons quitté donc Chalon-sur-Saône par un train à destination de l'Alsace, munis d'une feuille de route pour Colmar. Là, le Bureau militaire devait assurer notre rapatriement définitif.

Nous étions une cinquantaine à débarquer à Colmar et les groupes s'égaillaient dans les rues de la ville. Trouver le Bureau militaire n'était pas chose aisée et je n'avais aucune envie de perdre mon temps à Colmar. Alors, avec un camarade de Haguenau et Joseph S., de Schirrhoffen, nous avons décidé de rentrer chez nous par nos propres moyens.

Le retour

Mais la faim commençait à nous tenailler et nous n'étions plus aux bons soins des Améri-



cains. Alors nous sommes entrés dans la première boulangerie: «Nous sommes des prisonniers de guerre libérés, nous voulons nous rendre dans la région de Haguenau et nous avons faim...».

Nous n'avions pas besoin d'insister: la patronne nous a donné tout ce que nous voulions. De la même façon nous sommes entrés dans une boucherie et nous sommes ressortis avec des saucissons et... en remerciant. Je garde vraiment un bon souvenir de Colmar!

Nous nous sommes dirigés vers la sortie de la ville et nous avons pris la route de Sélestat. Comme il faisait très beau, nous nous sommes installés sur le bas-côté pour casser la croûte. Peu après, une commerciale s'est arrêtée à notre hauteur et le chauffeur nous a demandé ce qu'il pouvait faire pour nous. C'était un épicier ambulant qui faisait sa tournée dans les villages environnants. Nous lui avons exposé notre cas et il nous a emmenés sur une bonne distance en direction de Sélestat. En nous déposant, il nous a souhaité bonne chance pour le retour et nous a remis un paquet de gâteaux secs (*bredle*).

Peu avant Sélestat, nous avons pu arrêter un GMC. C'étaient des militaires français. Nous leur avons expliqué que nous étions des Alsaciens libérés des camps de prisonniers américains et nous leur avons montré nos fiches de démobilisation.

«Allez, montez derrière, nous dirent-ils. Nous allons à Sélestat, mais après le repas nous nous rendrons dans un garage militaire à Strasbourg.

- C'est toujours ça de gagné», ai-je pensé.

Arrivé au garage, le chauffeur nous dit:

«Attendez un instant! Je vais voir ce que je peux faire pour vous!».

Quand il ressortit, il avait le sourire: «C'est arrangé, nous dit-il, j'ai un ordre de mission pour Haguenau!».

Cela nous arrangeait beaucoup! A Haguenau, Joseph S. et moi, nous sommes descendus près de la porte de Wissembourg et nous sommes partis à pied en direction de chez nous par la route de Schirrhein. A la sortie de la ville, Joseph voulut couper à travers bois: «Tu n'y penses pas, lui ai-je dit, il y a certai-



La Porte de Wissembourg à Haguenau.

(Photo N. Mengus) Pour moi, la page était tournée: la guerre était terminée. Finis le front, la clandestinité, la captivité! Mais je n'avais guère envie de sauter de joie. J'étais trop marqué, trop déçu. La guerre avait laissé trop de traces. Nous étions quatre frères avant le conflit. Maintenant j'étais seul, seul avec mes parents meurtris par le chagrin et vieilliss avant l'âge».

nement des champs de mines!».

Cela nous fut d'ailleurs confirmé quelques instants plus tard par une bonne femme qui ramassait du bois mort au bord de la route: «N'allez surtout pas dans la forêt, nous dit-elle, il y a des mines partout!». Nous sommes donc rentrés au village, sans encombre.